

Pierre-Luc Inesta

Les Bûchers de Montmartre

Récit historico-loufoque



à Mlle Nora d'Orsel

Chapitre 1

« Ou c'est toi, ou c'est moi, qui parleras de la même manière que moi. Parle ! Vas y ! »

Francis Javernot.

Je dois dire que je savourais des vacances bien méritées. Depuis tant d'années que je m'étais dépensé à ne pas perdre mon temps, voilà que sur ma lancée je pouvais enfin expérimenter les effets d'une petite pose dans les Caraïbes. Cela dit, j'étais resté pas mal de temps penché sur l'Affaire des Citrouilles et si j'en étais sorti la tête haute, sans me vanter ni me plaindre, c'était tout de même avec un sacré putain de torticolis. Pour ça que j'étais allongé.

L'Affaire des Citrouilles ? Bah ! une enquête que j'avais montée de toutes pièces... Eh ! faut bien s'occuper quand les autres ne vous demandent rien. Et vous demandent encore moins de vivre à leur place ce qu'ils ont la trouille de réaliser.

Par contre, dans mes investigations, j'avais fini par être convaincu que pas mal de mes relations étaient impliquées dans cette joyeuse affaire. Je les ai toutes filées, poursuivies, harcelées et, au final, je les ai coincées : elles ont préféré raquer. Eh oui ! Parce que c'est bien joli de se monter le bourrichon, de s'inventer une intrigue et de la résoudre tout seul dans son citron mais, de temps en temps, faut bien trouver quelqu'un pour régler ses honoraires. L'imagination, sûr, ça nourrit son homme mais c'est aussi une preuve d'imagination que de trouver le témoin qui va sponsoriser votre art de vivre. Évidemment que j'aurais préféré un peu d'amitié ! même un simple geste d'affection. Ça m'aurait tellement aidé ! Même suffi. Je m'en

serais contenté. Mais que voulez-vous ? Les gens ne donnent que ce qu'ils ont à donner et on ne peut pas tout leur refuser.

Alors, voilà pourquoi, pour me consoler, j'étais là, seul et caramélisé, la tête vide, allongé sur l'horizon, un soleil rouge pour oreiller et, pour collègue, le temps, tout luisant, accoudé au bastingage du *Sud* ancré au beau milieu du mouillage, à Gustavia.

Tout autour, les pélicans plongeaient en piqué comme les kamikazes dans le Pacifique. Un de ces boucans ! Impossible de fermer l'œil. Remarquez, ces oiseaux-là, vaut mieux les avoir à l'œil. Parce que de rentrer dans la flotte à une telle vitesse je ne sais combien de fois par jour et tout au long de leur vie, ça les rend aveugles. L'autre jour, y'en a un qui a foncé droit sur un poisson mort étalé dans une flaque d'eau sur le quai. Ça l'a retourné comme un gant.

Et puis, aussi, comment espérer rêver peinard ? À côté, j'entendais les rires des filles du *Smile* et les éclats de voix de Paulo qui devait encore faire des démonstrations de prouesses en manœuvrant le *Zob del Mar* ; un brick tout en bois de dix-sept mètres qu'il avait sauvé du naufrage au large des côtes autrichiennes. Pour le coup, le proprio lui avait fait cadeau du bateau.

De plus, si j'étais paisible, secrètement, j'étais là à attendre les prémices d'une inquiétude salvatrice qui allait me tirer au plus vite de cet infernal farniente long comme un jour sans pain. Il fallait que quelque chose se passe. Partout, rien de plus chiant que la routine. La perfection et la beauté ça n'a rien de drôle. C'est même l'opposé. Je plains les anémones de mer. Comme les amours climatisées. C'est pas mieux que de se choper perpète.

Quelque chose, donc, devait se passer. Et j'allais être satisfait : Ted allait me fournir de quoi m'angoisser à satiété.

Ted, c'est le bosco. Le skipper du *Sud*. Et même le propriétaire. Et surtout le constructeur. L'architecte. Ted est charpentier. Un maître. Ted est généreux, de bonne humeur, travailleur, droit. Et c'est un beau mec. Il a tout pour lui. Y'a vraiment des salauds ! Mais, heureusement, Ted est comme les océans ; il a un fond crapuleux. C'est ce qui le sauve.

Et puis Ted est aimé. Elle s'appelle Lili. Et Ted et Lili, ce soir-là, revenaient d'une virée sur *Princess*. Ils avaient été à Saba, à Tintamarre et, sur le retour, s'étaient arrêtés à Saint-Martin.

Les îles c'est pas ce qui manque dans le coin. Elles sont en arc de cercle. Rien d'étonnant : un jour, du continent, il y a bien longtemps, un géant encore enfant, en cadeau pour sa maman, a lancé très loin sur l'eau turquoise une montagne. Le bloc, jusqu'à l'horizon, s'est effrité en ricochant. À chaque rebond, un amas de terre et de cailloux s'est détaché pour reposer sur les hauts-fonds : le sommet qui apparut à la surface, ce fut une île.

Et toutes ces îles, égrenées en file, les Petites Antilles, sont un présent : le collier de pierres, offert par son enfant, que la mer arbore très fièrement.

Ted et Lili avaient été faire des emplettes. C'est pas que Lili soit spécialement coquette mais c'est que tous deux s'étaient mis en tête de partir pour Bora Bora. Et à Saint-Martin, entre le bazar indien et le shipchandler, il y a tout moins cher et tout le nécessaire – du passe-thé jusqu'à la moindre pièce d'accastillage – pour préparer un tel voyage.

Alors, les voilà qui arrivent, montent à bord du *Sud* avec leurs paquets de quincaillerie et toutes les boîtes à chapeaux indispensables pour la croisière de Lili, racontent n'importe quoi, rigolent de leur connerie, se bécotent, remettent ça, descendent dans le carré, passent dans la cabine avant et recommencent à se marrer. Le bateau, lui, commence à tanguer.

Fille de Klaus, Lili a prêté son prénom à un cyclone. À Saint-Barthélemy on s'en souvient du cyclone. De Lili aussi. De petite taille, certes, mais en montant sur une caisse de rhum pour piloter, Lili a décroché haut la main son permis cargo. Sa vengeance personnelle de ne pouvoir faire du pédalo. Alors, on la respectait. Une grande dame ! Et ce jour-là, elle ne manqua pas encore de le prouver.

– Tiens, cadeau ! qu'elle me dit sans cérémonies en grim pant sur *Le Sud*.

J'ai juste ouvert le deuxième œil et tendu la main : un poste de radio !

Ces cons-là avaient pensé à moi à Saint-Martin ! Ils s'étaient fendus d'un poste de radio avec lecteur cassette et C.D. grand comme un buffet ! J'en demandais pas tant mais je l'ai accepté tout entier volontiers.

Surtout qu'avec un engin pareil, j'allais enfin pouvoir me faire offrir « l'incontournable » de Céline Dion, « l'essentiel » de Dave, « l'indispensable » de Patrick Juvet et surtout « l'obligatoire » de Patricia Kaas ! Une merveille ! un

trésor ! un coffre-fort ! Un coffre-fort bourré d'angoisses et de désolation ! Le cheval de Troie ! Inespéré ! Merci ! Merci de tout cœur !

Je dois vous avouer ; pendant que le bateau tanguait, je n'ai pas résisté longtemps. Il fallait que j'écoute la radio. Je n'ai pas pu me retenir : la main caressant mon buffet, d'un doigt, j'ai mis le son et de l'autre, j'ai appuyé sur le bouton.

Mesdames et Mesdemoiselles, ce que j'ai alors entendu n'est pas à mettre entre les oreilles de n'importe qui !

J'ai bien écouté, je n'ai pas eu à réfléchir et quand Ted et Lili réapparurent sur le pont, je les ai salués et, raide comme un manche à balai, j'ai hissé les couleurs et leur ai annoncé la mienne : « Montmartre est en danger, mon devoir est d'y aller : je me tire ! »

Ce qui ne leur a pas coupé la chique. Lili qui savait très bien que je ne reviendrai pas sur ma décision, contenait son émotion avec un regard d'admiration et Ted, fier de ce que j'allais encore accomplir une grande mission et ravi de me savoir à nouveau inquiet, dénoua le bout de l'annexe pour me déposer sans plus attendre à quai.

À notre passage, les filles du *Smile* applaudirent ma noble quête et Paulo, grand amiral du *Zob del Mar*, s'ordonna une salve de pétards.

On s'est tous lancé des baisers, on s'est dit à bientôt et, après avoir bien compté, je me suis retrouvé seul, mon buffet sur l'épaule, en arrivant au port.

Je vous sens frémir d'impatience et je ne vais pas plus vous faire languir. N'y allons pas par quatre chemins : vous voulez savoir ce que j'ai entendu à la radio ? Bien. Vous l'aurez voulu.



Chapitre 2

Chères auditrices, aujourd'hui, sur les ondes de votre fantastique station de radio « *Le Mur du Son* », débute le premier épisode d'un feuilleton qui va faire beaucoup de bruit dans la maison. Un scandale. Et un scandale, disons-le, scandaleux. Tout le monde est impliqué, personne n'y échappe, d'ailleurs personne ne peut sortir ; les bâtiments sont encerclés car quelqu'un de l'intérieur a prévenu – et c'est le réalisateur même du feuilleton qui vient de démarrer – il a téléphoné !

Le ministre de l'Intérieur et des Cultes, évidemment, n'est au courant de rien ou doit faire la sourde oreille mais, de toute façon, le réalisateur a jugé – et il a bien fait ! – a jugé que cette histoire devait se régler en famille.

Alors il fait appel, comme on dit dans le jargon de ce métier, non pas à « un privé », mais à encore beaucoup plus discret, à « un intime ». À quelqu'un à qui on ne peut pas la raconter, qui connaît la chanson, surtout la musique et encore mieux le texte car il sait lire. Il sait lire entre les lignes et aussi, par chance, il sait compter. Surtout sur les autres. Les autres, car il n'intervient pas seul. Jamais. Il a, bien sûr, deux adjoints. Deux, triés sur le volet.

Tout d'abord, Steigmann. L'ingénieux, le glacial Steigmann qui n'a pas de cœur, soit, mais à la place une boîte de dérivation. Il travaille toujours seul et sa capacité à tisser dans sa tête de si complexes réseaux de certitudes le fait même sans cesse douter de son surnom, « La Veuve Noire ».

Et puis, ensuite, il y a Duboclar. Le pieux, le fervent Duboclar qui fait tout pour ramener ses frères à la raison. Souvent, c'est vrai, à grands coups de bâton, mais tant de zèle dans son prosélytisme pour prouver au moins qu'il prend à cœur son surnom, « La Mante Religieuse ».

Et enfin, bien sûr, voici maintenant le patron. Cet intime, toujours chaussé d'une bonne paire de parenthèses qui slalome entre les interprétations, c'est Jacques Palomar. Oui, Jacques Palomar ! Jacques Palomar le montagnard, le moniteur, mais aussi Jacques Palomar le maître nageur.

Et le réalisateur a eu raison – oui, il a eu raison ! – quand tout le monde est parti en vacances ou quand tout le monde est occupé, c'est Jacques Palomar qu'il faut appeler ! Jacques Palomar toujours libre, même hors saison ! Palomar présent, Palomar toujours, quelque soit la situation !

C'est d'ailleurs pourquoi, il le sait bien Palomar que lorsqu'il n'est pas là, que lorsqu'on croit qu'il a tourné le dos, on l'appelle « Le Caméléon ».

Et c'est bien ainsi, en effet, incognito, qu'il surgit pour jeter la bouée à tous ceux qui trempent dans cette affaire intitulée :

Les bûchers de Montmartre

Alors, l'histoire démarre. L'histoire démarre et le taxi aussi car c'est ainsi que se déplace Palomar : en taxi. Oh ! ce n'est pas pour le prix – ça passe en note de frais – mais c'est que, comme tous les poètes, ses palmes de géant l'empêchent de marcher.

Et puis, inutile de les enlever : il n'en a pas pour longtemps à régler cette histoire et, d'ici peu, il sera de retour sous les cocotiers.

Alors, évidemment, il effraie, il sème la panique. Tout le monde doit se pousser. Une technique utilisée par la police et les pompiers. La vitre baissée, le chauffeur qui a eu l'assurance d'un large pourboire pousse des hurlements de sirène et roule pleins phares tandis que derrière, Palomar use de son sifflet.

Derrière, sans pour autant oublier devant. Car devant, bien sûr, le motard : Steigmann. Steigmann qui ne pouvait pas savoir que la mobylette qu'il venait à l'instant de voler avait le tuyau d'échappement percé ! Et comment s'en excuser auprès de son chef – pointilleux sur l'entretien du matériel – quand, en plus, Duboclar qui a fourni la paire de talkie-walkie empruntée à sa filleule, n'a pas changé les piles ?

Et d'ailleurs, le voilà Duboclar. Et avec sa filleule. Sa filleule qui a ramené tous ses copains. Et ils sont là, tous ces petits enfants, tous bien

droits sur deux files au pied du mur du « *Mur du Son* », bien droits le cierge à la main, dans leur chasuble de dentelle, à entamer le premier cantique dès le taxi garé à bonne distance de l'entrée.

Sans perdre une minute, Jacques Palomar, sitôt le tapis rouge déroulé de son sac de voyage, s'avance vers la délégation du « *Mur du Son* ». Suivant les rigoureux conseils de Duboclar qui assure d'une poigne de fer le protocole, dans la foulée des présentations, on lui présente brièvement la situation.

Un technicien pour cela est présent. Un technicien du son. Palomar n'a pas entendu son nom mais c'est un homme de talent. Il le dit et il le prouve car il a l'art du raccourci. En deux mots c'est fait : « Éffraction. Évasion ! » Effectivement, c'est largement suffisant pour se faire une idée.

Surtout que maintenant, derrière Palomar, ça pousse au portillon. Ça trépigne dans les rangs. Des hommes de terrain que ses deux adjoints. Inutile de se poser d'inutiles questions. Pour eux, le moindre doute, c'est la congestion : il faut passer à l'action !

Palomar sait manier ses troupes : il laisse monter la pression. Soudain, il fait un pas. Un ! Un, et c'est la Furie française. C'est Fornoue. C'est la fine fleur de la chevalerie de Charles VIII, sous l'oriflamme de saint Denis, qui enfonce en un quart d'heure les 40 000 confédérés conduits par Gonzalve de Cordoue ! Et ils sont passés ! Ils sont passés les Français ! Bayard parmi eux, ils retrouvent leur patrie ! Mais, ne nous emballons pas ; de toute façon, nous y reviendrons...

Donc, un pas. Et Steigmann et Duboclar l'ont vu venir ce pas : Steigmann a rangé son couteau suisse, Duboclar a remis l'argent de la quête à sa filleule qui dirige la chorale et attention, ça va saigner : tous deux exécutent le traditionnel roulé-boulé !

Rétablissement. On bloque toutes les issues, on ouvre les fenêtres – ça sent le renfermé – on grimpe les escaliers, on ouvre une porte, roulé-boulé ! Couloir, on court, on tourne, couloir, on court, on ouvre une porte, roulé-boulé : que personne ne bouge ! Studio 214...

Et là, tout change. Tout change parce que maintenant il faut retrouver Duboclar. Et dans toute cette foule —une vraie réception— où est-il passé ? C'est vrai que Duboclar n'a pas revu ses mouvements depuis longtemps et, dans son zèle pour ne pas le faire remarquer, il n'a pas pu s'arrêter dans son

roulé-boulé. Enfin ! comme Steigmann l'a bien noté, les murs sont en béton vibré, il n'y a qu'une porte, elle est blindée, Palomar a empoché la clé : au bout d'un moment, Duboclar, on devrait finir par le croiser...

Alors : « Qu'est-ce qui s passe-t-il ? »

C'est, évidemment, la question que pose Palomar, juste pour s'informer, à Steigmann qui n'en sait pas plus que lui.

Mais qu'importe ! voici le réalisateur. Il a l'oreille fine – chacun son métier – il a remarqué leur entrée. Le voici, mais en pleurs, effondré. En pleurs et il déballe tout le paquet. Tout et c'est dommage ! C'est dommage, pense Steigmann, désolé : Duboclar aime tellement passer les gens à tabac pour les faire parler.

Mais ceci dit, Duboclar est occupé. Steigmann vient de le repérer. Duboclar est là-bas, confortablement installé. Duboclar qui avait fait diversion, comme prévu, pour recueillir de son côté quelques confessions semble loin d'avoir terminé.

Alors, tant pis ! Revenons à la question : « Qu'est-ce qui s passe-t-il ? »

Il est temps d'éclaircir les faits, de savoir pourquoi Palomar a été contacté pour boucler tout ça, vite fait, bien fait.

Par principe, tout feuilleton radiophonique, avant d'être diffusé, est tout d'abord enregistré. C'est une règle qu'on essaie toujours de respecter. Et c'est ce qui a été fait.

En revanche, ce qui vient de se passer, c'est qu'à l'instant de la diffusion, l'équipe technique s'est aperçue que la première bande magnétique avait disparu. Puis une autre, et une troisième. Et la suivante. Et celle d'avant ! Bref, tout était foutu. Tout ? Non, pas tout. Disons, pas tout à fait... Parce que le réalisateur a tout de suite réagi :

– Il manque des bandes ? Et alors ? Qu'importe ! On va improviser.

Les comédiens sont contactés. En direct, on va reprendre toutes les scènes et déjà, bien évidemment, celle du premier épisode puisqu'il faut bien commencer. Alors, tout le monde arrive, chacun reprend son rôle, se concentre et puis... soudain ça discute. L'un ne veut plus jouer, l'autre n'est pas d'accord, et les voilà tous à mélanger leur interprétation du personnage, leur avis personnel : à mélanger vie professionnelle et vie privée ! Pourtant la situation est simple.

Nous sommes en 1842. Dans un pénitencier. La nuit du 10 au 11 février. Tout le monde dort. Tout le monde excepté, bien sûr, un geôlier qui fait sa ronde et salue son collègue qui somnole sur un tabouret.

C'est l'heure où tout repose. Mais c'est l'heure – le réalisateur n'y a pas veillé – où la surveillance se relâche, où chaque homme, gardien ou prisonnier, a besoin de se reposer. C'est donc l'heure qu'un groupe d'individus a attendue, a choisie pour s'évader !

L'alerte, tout de suite, est donnée. Mais où chercher ? Où ? Où et comment ? Comment retrouver la trace de la bande de fuyards quand on constate que la bande qui suit a été effacée ?

Comment ? En appelant Jacques Palomar. C'est ce que le réalisateur a fait. Et il a eu raison ! Parce que, pour Le Caméléon, cette affaire est déjà terminée. Il connaît le responsable, le chef des évadés. Son nom va lui revenir... D'ailleurs quand le réalisateur parle d'une histoire de vol, Palomar revoit la scène... la mallette, la fuite pour l'étranger... Et quand il est question d'un tunnel, d'une escapade qui a eu lieu lors d'une précédente incarcération... Facile ! Thomas Crown... La Grande Évasion... Cet acteur américain, là... Celui qui a joué aussi Papillon... C'est comment son nom ?

Mais là... là, le réalisateur est réticent.

– Oui, possible... mais... non... Non, ce n'était pas un Américain. Non... Oui, j'en suis certain... C'était même... même, je crois, en V.O. et... et c'était en français et puis...

Et puis, ça y est ! Ça y est, il s'en souvient, il a la preuve : ça s'est passé au Mont-Saint-Michel. Oui, au Mont-Saint-Michel qui sert alors de prison !

Très bien. Palomar reprend en main la situation. Il demande à voir le directeur de la prison. Mais ce dernier, lui aussi, est parti. Oh ! pas pour les mêmes raisons. Il a été muté. Son nom ? Theurier. Il est marié, un enfant, un garçon. Mais il reste les registres. On les consulte... Et aussi les dossiers de tous les détenus. Et soudain, ça y est, on le tient !

Ce roi de l'évasion, celui qui par le passé a aidé Godefroy Cavaignac – son maître en démocratie – et 26 autres à s'évader par un tunnel de la prison Sainte-Pélagie, celui qui, maintenant, est introuvable au Mont-Saint-Michel au cours de cette nuit du 10 au 11 février 1842, s'appelle Barbès. Armand Barbès !

En effet, c'est un nom qui dit quelque chose... Son adresse ? Steigmann la trouve : à Paris, dans le 18ème arrondissement. Joli coup de filet !

Barbès localisé, Palomar n'est plus pressé. Et d'autant moins que c'est toute la filière qu'il veut faire tomber. L'interrogatoire commence à se faire musclé. Tout le monde y passe et le réalisateur continue de déballer toutes ses informations sans se faire prier. Dommage ! Palomar veut tout savoir.

– Alors, la suite ?

La suite, la voici.

Le lendemain de la nuit du 10 au 11 février 1842, c'était exactement le 17 novembre 1494. Le réalisateur s'en souvient très bien. Il en est encore certain. C'est vrai, il n'a pas de preuves, il n'en a plus, tout a disparu, mais d'autres peuvent le confirmer. Il n'est pas seul témoin. Et de mémoire, il raconte.

Il raconte dans le ciel de la nuit, l'épée flamboyante se dirigeant vers la terre : la première image d'Apocalypse puis tous les autres fléaux dirigés contre le pape Borgia, Alexandre VI, et toute son Église corrompue, par le moine Savonarole. Savonarole, le prédicateur, qui accueillait alors, cette même nuit, à Florence, le roi de France, Charles VIII, en sauveur. Charles VIII qui passe. Il va à Rome. Il a envie d'y être pour la Saint-Sylvestre. Il n'a pas été invité, il se rend à Naples. Mais c'est la date qu'a choisie opportune son astrologue pour que toute son armée, bénie par l'Évêque Briçonnet, pénètre cette nuit dans la Ville Éternelle. La scène grandiose ! Le réalisateur la rappelle : dans le studio, 30 000 figurants, 2 500 chevaux ; tous les héritiers de l'Idéal de la Chevalerie et tous, membres du Jockey-Club ! Une scène réglée à la lueur des torches, avec la patience des maîtres Flamands.

Et quelqu'un témoigne. Une demoiselle. Elle s'appelle Marie. Duboclar est content car c'est à lui qu'elle a confessé ce précieux renseignement. Utile pour ses congés, pour son avancement.

Et Mademoiselle Marie fait sa déposition. Elle est formelle : sur le chemin de Rome, un soldat français, un jeune homme pourtant enthousiaste au départ, exprime soudain, comme ça, son désaccord quand il apprend que c'est contre le pape qu'on doit aller se battre. Là-dessus, il tourne les talons : on ne le revoit plus. Il a déserté. Il avait pourtant l'air bien. Présenté même par ses parents. Son nom, elle ne le sait pas, mais tout le monde le surnommait « Berto ».

Mais ce n'est pas tout. Un autre aussi s'est enfui. Celui-ci, Charles VIII

l'a pris en otage à Rome et sur la route, sur cette route qu'emprunte toute l'armée qui descend sur Naples, une nuit, il fausse compagnie à ses gardiens. Il disparaît. Son nom ? Un nom d'empereur romain...

Ce titre d'empereur fait sursauter quelqu'un de l'assemblée. Il semble véritablement indigné :

– Empereur, s'écrit-il, empereur ! Le seul empereur, gente damoiselle et vous tous aussi qu'il vous faut reconnaître comme je le fais – même si je ne l'aime point par ses alliances avec l'Espagne qui place la France entre les deux mâchoires d'un empire – le seul empereur est celui qui failli être à deux doigts mon beau-père, le seul, c'est le Habsbourg, Maximilien d'Autriche ! Et, belle damoiselle, ce César, puisque c'est de lui dont imprudemment vous nous baillez le nom, ce César que je connais, ce César n'est qu'un gredin et un gredin, fils d'encore pire gredin ; fils de ce pape qui me devait, pour l'appui dans son élection que j'aurais pu lui prêter, reconnaissance de mes droits sur le royaume de Naples ! Alors, ce fils de traître, ce lugubre individu, César, oui, peut-être, mais César Borgia !

Cet homme qui parle avec tant de véhémence a l'air d'en savoir long et, pour cause, il se présente : c'est le roi de France, Charles VIII en personne.

Ah, évidemment ! Évidemment ça impressionne !

Alors, tandis qu'un cri de stupeur se fait entendre, suivi de longues rumeurs, que les dames présentes font la révérence et les hommes un profond salut, Duboclar, ravi du petit signe de consentement de son chef, saisit Sa Majesté par l'oreille, l'entraîne dans la pièce du technicien et s'enferme avec Elle et Palomar qui voudrait bien en savoir un peu plus...

À travers la vitre, le spectacle est assez convaincant pour que tous les autres comédiens répondent tour à tour à Steigmann qui les interroge. Comédiens à qui il redistribue des rôles beaucoup plus utiles pour la suite du feuilleton.

Donc, la vigueur que met Duboclar entre deux canettes de bières à mériter ses congés, porte vite ses fruits. En effet, pour Palomar qui prend des notes entre deux sandwiches qu'il engloutit, la Maison d'Anjou et ses prétentions sur le royaume de Naples n'ont bientôt plus de secrets. Mais, ceci dit, depuis le premier Charles, frère de saint Louis, jusqu'au 7ème qui lâche l'affaire, trop occupé avec Jeanne d'Arc et les Anglais, en Italie, entre le clan

des Siciliens, les Napolitains, les Calabrais qu'on connaît puis les Aragonais qui s'y mettent et, pour finir, le gang des Marseillais, tout ça a été un peu difficile à démêler. Enfin ! c'est fait et il ne reste plus que le dernier point que Charles VIII essaie d'éviter en tentant une sortie, mais l'Histoire, Sire, on ne la refait point, on n'est plus à Fornoue, comme le lui rappelle Duboclar d'un seul et solide coup de poing.

Ce genre d'argument, il est vrai, quelque peu moyenâgeux, a tout de même pour effet de très vite rafraîchir la mémoire. Et il vaut mieux. Autant s'arrêter là. Inutile pour Palomar de laisser, cette fois-ci, Duboclar remonter jusqu'à la préhistoire.

Parce que, c'est le retour d'Italie qui l'intéresse. Plus particulièrement, les 45 tonnes de trésor que Charles VIII a discrètement ramenées. Oh ! Palomar le sait bien ! La police des douanes et des frontières lui a fourni la liste des objets : meubles, 1143 volumes de la bibliothèque des rois Aragonais, ivoires, sculptures, peintures mais surtout musique... Parce que c'est ça, l'Italie : « Musique maestro ! »

Et là, sur ce point, Charles VIII sent Palomar assez déterminé et Duboclar assez résolu à tous les excès. Alors, c'est O.K. : il concède toute la discographie. Le réalisateur en est tout à fait ravi. Et puis tout le reste, il peut bien le garder, on s'en fout. L'interrogatoire est terminé.

Charles VIII, libéré, donne ses ordres et surtout le premier : son astrologue est licencié. Qu'on en trouve un autre ! Car quoi ? Roi de France, Grand Maître de l'ordre de Saint-Michel, traité de cette façon ? S'il avait été prévenu, il aurait pris des mesures pour l'éviter. Quant à l'autre, son renvoi, il avait certainement dû le prévoir !

Alors, il est temps de récapituler :

- * 1842, Armand Barbès s'est enfui.
- * 1495, César Borgia s'est enfui.
- * Quant à Berto, il court toujours.
- * Nous sommes au Mont-Saint-Michel.

Nous sommes au Mont-Saint-Michel. La marée est haute. On ne peut pas sortir. Et inutile d'attendre la marée basse, il n'y en aura plus jamais.

– Plus jamais ! s'écrie une voix venue de l'inconnu. Plus jamais !!!

Ces mots se répercutent dans toutes les salles... les couloirs... les caves... les greniers... Et dehors, c'est la tempête !

– Plus jamais !!!

Comme un cri, un cri diabolique... suivi d'un rire démoniaque... suivi d'un ricanement satanique... C'est l'épouvante ! Tout le monde se terre... grince des dents... se lamente... veut s'enfuir !

Mais Steigmann leur a passé à tous la chaîne aux pieds en prévision de la scène suivante. Tout est prêt. Le second même arrive. Il salue et annonce qu'on peut embarquer : le navire est avitaillé !

Mais le rire revient... Un rire, cette fois-ci, qui n'a du tout l'air de rigoler.

– Je vous le ferai payer ! C'est mon œuvre ! Vous n'avez pas le droit !

– « Qu'est-ce qui s'passe-t-il ? »

Là, le réalisateur est bien obligé de s'expliquer : si plusieurs personnages s'en sont allés, ont fui ou déserté, c'est qu'ils contestaient le rôle qu'on leur imposait. Mais c'est qu'ils revendiquaient surtout leur propre génie. Alors, ils sont partis, se détachant du groupe, pour faire leur route seuls, pour se distinguer, pour être un jour aperçus, voire remarqués, si possible reconnus.

Dans ces conditions, l'auteur du feuilleton a tout repris. Tout ce qui avait été enregistré. Parce que c'est lui qui a fait le coup. Oh ! non pas qu'il ait été vexé mais, finalement, il trouvait cela mauvais. Car il est capable de faire bien mieux. C'est-à-dire d'écrire encore pire. Voilà ! Il n'y a pas de raison ! Et au petit jeu : « On va voir c'est qui qu'y a du génie ? », ce qu'on va surtout voir c'est : « C'est qui qui donne des leçons ici ? ! »

Alors, les libertés que prend Palomar – à commencer par celle de vouloir poursuivre les fuyards et par là même ce feuilleton – vont lui attirer les foudres de l'auteur. Car c'est lui qu'on a entendu rire.

Lui ? Hamlet Summer ! L'infâme Hamlet Summer dont la réputation dans le milieu théâtral et même littéraire, hélas ! n'est plus à faire ! Ces milieux qu'il terrorise car il leur en veut. À tous ! Et il les hait. Et tous ! Et sa vengeance, chaque fois qu'il peut l'appliquer est terrible ! On l'a insulté, même qualifié au cours d'une soirée d'auteur « dramatique » ?...

– Dramatique ? Très bien ! Dramatique ? C'est, tragique ! maintenant que vous direz ! a-t-il répliqué en claquant la porte.

Et depuis, dans le métier, tout le monde paie ! Aborder ses

personnages, on le sait, c'est souffrir le martyre. Et si on est engagé, alors, le pire ! Rien qu'à déblatérer ses textes, on se retrouve la bouche pleine d'aphtes et toutes les dents cariées !

Et Palomar qui a eu l'insolence de le défier ! Pauvre étourdi ! Mais les représailles vont être foudroyantes ! Les villes dévastées ! Les campagnes désertées ! Les chaumières abandonnées aux poux, aux cafards et aux autruches ! L'exode ! L'exode longue et de préférence bien pénible sur des routes jonchées d'embûches ! Car chaque épisode sera truffé de rebondissements insurmontables au cours d'un feuilleton interminable et pour ceux, pour ceux qui y survivront, alors... alors, il y aura l'Enfer !

Déjà, premier avertissement : ce déluge qui ne laisse plus espérer aucune marée – Jamais, plus jamais ! – ce déluge annoncé dès 1492 pour très prochainement, Hamlet Summer l'a provoqué : il a laissé chez lui, volontairement, tous les robinets ouverts !

Mais... mais pour ce faire, en déduit Palomar, il doit habiter sur une hauteur, non ? Renseignements pris, Hamlet Summer habite, en effet, le haut de Montmartre et, qui plus est, une chambre de bonne.

À l'horizon, à la longue vue, on aperçoit l'île.

L'ordre est donné. La nuit va bientôt tomber. Il faut se dépêcher. Il faut aller fermer les robinets.

Palomar fait descendre tout le monde sur le quai et passe un grand coup de balai. Ça pleure, ça gémit, sauf, bien sûr, le réalisateur qui est satisfait de la tournure des événements. Et il est même si content qu'il s'empresse de répondre aux inévitables questions des inévitables journalistes.

Pour aller droit au fait, il leur détaille, comme il l'a compris, comment Palomar compte mener les opérations : le premier de la liste, le deuxième couteau, le troisième homme, la quatrième dimension, la cinquième colonne, le sixième sens et jusqu'au septième jour, tous y passeront, tous sans exception : au Jugement dernier de toute façon.

Là-dessus, on embarque. On lève l'ancre. Opération commando. Cap sur Montmartre et vogue la galère !



Chapitre 3

« Vous n'avez pas compris la question que vous m'avez posée. »

Francis Javernot.

Au départ de Pointe-à-Pitre, à l'aéroport, il me restait juste quelques unités sur ma carte téléphonique pour contacter Aldo et lui demander de me rappeler vite fait pour que je lui explique la situation.

Aldo, un type efficace. Pour le joindre, me suffisait d'appeler ma vieille tante à Las Vegas. Elle y tient une mercerie clandestine dans le sous-sol de son casino qui lui sert de couverture. Et au casino, quand il n'a pas une enquête à se mettre sous la dent, Aldo, pour gagner sa croûte, supervise. Ce qui ne l'empêche pas de mettre la main à la pâte en cumulant les fonctions : physionomiste, barman, croupier, videur et joueur à ses heures, Aldo sait tout faire. Et quand il juge que la clientèle le mérite, Aldo, comme clou de la soirée, lui offre son one-man-show. Sinon, à l'heure pétante, c'est tout le monde viré de l'établissement à coups de pompe dans le cul.

Mais Aldo, si occupé qu'il était, ne pouvait pas refuser ma proposition : lui aussi a le cerveau claustrophobe. L'idée allait le chatouiller. Sûr qu'il ne me ferait pas faux bond.

J'ajoute quelques heures pour sauter plus facilement le fuseau horaire, je retombe sur mes pieds, je glisse ma carte dans le biniou et je compose le numéro. La tonalité part illico en plongée en émettant des signaux en pointillé. Quand elle refait surface de l'autre côté, ça se met à sonner. On décroche.

– Allo ?

La voix de ma tante. Comme si elle était au fond d'une bouteille.

– Allo, oui, Tatie, c'est moi.

– Allo ? me répond l'écho.

– Oui, c'est moi, Tatie.

– Attendez une seconde...

Et voilà pas qu'elle pose le bigophone ! Finalement, elle revient assez rapidement au bout d'une éternité.

– Excusez-moi, je n'entendais rien avec la télé. Oui ?

– Oui, Tatie, c'est moi.

– Aah ! c'est toi, pas possible !

– Eh, si !... Écoute, Tatie, je t'appelle...

– Je n'avais pas reconnu ta voix. Alors ça va comment là-bas ? Mais tu es où d'abord ?

– En Guadeloupe. Justement, je vais te donner un numéro...

– Mais dis-moi au moins comment ça va ?... Tu pourrais me répondre !... Ah, je t'en prie, tu ne vas pas recommencer !

– Mais ça va. Ça va très bien, Tatie.

– Et tu es fiancé au moins, dis-moi, maintenant ?

– Non, Tatie, écoute, je n'ai pas tellement le temps...

– Alors pourquoi tu m'appelles si...

– Écoute !

– J'écoute !... Bon, ça va, j'écoute. J'écoute, mais toi tu ne me réponds jamais.

– Est-ce qu'Aldo est là ?

– Qui ?

– Aldo !!! est-ce qu'il est là ?

– Ça va, je suis pas sourdingue ! Aldo ? Pourquoi ? Et pourquoi tu commences à t'énerver ? Tu téléphones quand même pas pour lui aboyer dessus aussi, non ?

– Il n'est pas là ?

– Je sais pas où il est, Aldo. Pourquoi ?

– Bon... Je vais te donner un numéro de téléphone que tu lui donneras quand...

– Ah, bon ? Moi, je n'ai pas le droit de l'avoir ?

– Mais si, puisque je te le donne.